

## AUTOUR DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

### Un personnage : Gervaise

#### Les étapes de sa vie

L'objectif est de mettre en relation le projet de Zola pour le personnage de Gervaise tel qu'il apparaît dans l'ébauche et dans les notes préparatoires sur les personnages avec sa réalisation dans le roman.

Il est possible, à partir des feuillets manuscrits, de déterminer le profil de l'héroïne (son portrait physique, sa filiation, les objectifs qu'elle poursuit dans la vie ...), de lui créer un *curriculum vitae* avant d'observer les procédés mis en place par l'écrivain pour parvenir à son but. C'est dans ce sens que l'anthologie des portraits de Gervaise peut être utilisée. Organisée chronologiquement, elle reprend les grandes étapes définies par Zola et présente Gervaise vue par elle-même, par les autres, et à chaque fois aux prises avec les difficultés que son créateur lui invente.

#### Analyse du projet...

À partir des feuillets 158 à 161 de l'ébauche et 120 à 122 de *L'Assommoir*, analyser :

**Les étapes de sa vie.** Comment Zola conçoit-il ces différentes étapes ? Identifier les principales phases.

#### Comparer le projet à sa réalisation

Comparer les objectifs de Zola concernant le personnage de Gervaise dans l'ébauche et les notes sur les personnages et leur concrétisation à travers ces six portraits :

- Autoportrait (texte 3)
- L'idéal réalisé (texte 9)
- La torpeur (texte 11)
- L'assommoir (texte 16)
- Portrait de l'ombre (texte 22)
- La mort (texte 25)

Le roman doit être ceci : Montrer le milieu peuple, et expliquer par ce ~~milieu~~ milieu le monde peuple ; comme quoi, à Paris, la sobriété, la débâcle de la famille ~~les~~ les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères vient des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux, du non, du promissimilé, des laisser-aller, etc. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ornières, sa vie laide, son langage grossier ; et ce tableau ayant comme dessous - sans thèse cependant - ~~le~~ le sol ~~de~~ particulière dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le voir. Une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier ~~montre~~ fera l'exposition ou plutôt non ; ne pas tomber dans le Manuel. Une effroyable tableau qui portera ~~sa~~ tableau sa morale en soi.

Ma germaine Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est elle-même. Elle a été sauvée de Pluvinet à Paris avec son amant Laurent, dont elle a deux en-

faut. Claude et Étienne. Elle se sauve en 50. Elle <sup>189</sup>  
alors 22 ans. Claude a 4 ans et Étienne 4 ans. L'autre  
un ouvrier teneur l'abandonne trois mois après son  
arrivée à Paris, où elle a repris son état de blanchis-  
suse; il se marie de son côté, sans succès. Elle se met  
avec Goupeau, un ouvrier quincaux qui l'épouse.  
Elle en a tout de suite une fille Anna, en 56. Je la  
débarrasse de Claude, dès que celui-ci a 10 ou 12 ans.  
Je ne lui laisse qu'Étienne et Anna. Au moment  
du récit, il faut qu'Anna ait au moins 14 ans,  
et Étienne 16 ans, ~~et~~ Mon drame aura donc lieu  
vers 1865. Je raconterai auparavant la ~~vie~~ ~~de~~  
~~de~~ <sup>de Goupeau</sup>  
Je pourrais prendre sans doute pour cadre la  
vie d'une femme du peuple. Je prends ~~Paris~~  
Goupeau à Paris à 22 ans (en 1850) et je la  
conduits jus qu'en 1869 à 41 ans. Je la fais  
passer par toutes les crises et toutes les hontes  
~~qui~~ ~~me~~ ~~font~~ ~~imaginables~~. Enfin je la tue, dans  
un drame.  
J'aurais donc d'abord les phases d'existence  
qui suivent:

160  
Arrivé à Paris en 1880. Abandonné par  
Lautier. Resté seule avec deux enfants, l'un de  
huit ans, l'autre de quatre ans. (La scène de l'abus-  
don, les enfants, etc.)

La rencontre de Coujean <sup>ou sait qu'elle était avec</sup> quelque part de Typique.  
Le mariage (Typique aussi) Le premier temps du  
mariage. Les premières raclées.

La réussite de Germaine qui parvient à s'établir  
avec petite boutique de blanchisserie. à côté de son  
ancienne patronne. La jalousie de celle-ci, poussant à  
un dévouement tragique.

~~La réapparition~~ La vie dans la petite boutique.  
Coujean ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lautier. Détails sur les  
travailleurs (quartier de la Bièvre.) Vie extraor-  
dinaire de l'amant dans le mariage. Coujean abrutie,  
buvant. Lautier ~~répond~~ s'expliquant: « Les enfants  
sont à moi et c'est le pauvre. Je puis bien venir les  
embrasser. » Ou mieux encore, c'est Coujean qui l'a-  
meine. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux  
hommes se mettent à vivre sur Germaine. Montpar-

celle-ci recintout y puis s'abandonnant peu à peu. <sup>161</sup>

Alors la misère lente de la petite boutique Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au Mont-de-piété, etc. - Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère s'accroît, les jours sans pain.

La misère brame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre mourant à 41 ans, épuisée de travail et de misère.

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois, à Plaines, sa mère la faisait boire de l'anisette, et elle a été grosse de Lantier à 14 ans. Expliquer ce commencement. Elle est de tempérament tendre et passionné, voilà pour la faute. Quant à l'ivrognerie, elle a bu, parce que sa mère buvait. Mais au fond, c'est une bête de femme dévouée comme sa mère. Elle est la reproduction exacte de Fiac au moment de la corruption (même plus tard je la fais grossir comme sa mère.) Elle est bancale,

128

Gervaise, née en 1824, 22 ans en 1850, bancale de nais-  
sance, la aisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire  
de brutalité, que sa mère avait eue à endurer dans une heure  
de lutte et de souffrance furieuse, grande fille fluetto, avec  
une jolie petite face ronde; son infirmité est presque une  
grâce; - a un enfant à quatorze ans, Claude, de Laurent  
ouvrier tanneur à peine âgé de dix-huit ans; quatre ans  
plus tard en a un autre enfant Etienne; - se sauve à  
Paris avec son amant ~~Laurent~~ <sup>dans les premiers jours de février</sup>, en ~~arrivant~~  
1850; Claude a huit ans et Etienne quatre ans; -  
est abandonné par ~~Laurent~~ <sup>Laurent</sup> trois mois après son  
arrivée, dans les premiers jours de ~~février~~ <sup>mai</sup>. A ce propos, voici  
l'histoire: ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard  
extérieur, dans un hôtel, les deux amants et les deux enfants.  
Laurent est, très ~~peu~~ <sup>peu</sup> gâté par sa mère, une maîtresse est depuis  
femme, et venu à Paris, avec le petit héritage qu'elle  
lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs  
par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-  
même devait travailler, non pas de son état de tanneur,  
dont il a un peu honte, mais travailler à placer des  
produits du midi. Pourtant, ils sont restés à l'hôtel  
et ils ont tout mangé sans savoir à quoi; après trois

Paris, BnF, Département des manuscrits, Naf 10271 f° 120

mon, le voyage, l'hôtel, les plaisirs, ont mangé les dix-  
sept cent francs. Gervaise ~~est tout de suite entrée~~  
~~à la besogne~~ s'est tout de suite mis courageusement  
à la besogne. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle est  
surde de l'ouvrage. En attendant elle lave le linge  
de la famille. J'ouvre donc la scène un jour où elle  
est allée laver le linge, le jour même de l'abandon,  
les enfants peuvent venir dire que « Papa » a emporté la  
malle, après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va  
avec une ouvrière de madame Fauconnier, la grande  
~~Augustine~~ <sup>Augustine</sup>, une belle fille, qui peut venir la voir.  
« Est-ce que je sais où il est, votre homme ? » ou bien  
ou contraindre la tranquille impudeur, ou j'ose l'en presser  
après ? La bataille a coupé de Cattoire. Gervaise s'en  
va, pleurant, avec ses deux enfants, une dame chaque  
main. Ensuite elle entrera chez madame Fauconnier.  
— Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme  
de 22 ans, non <sup>si jolie</sup> pas jolie, mais intéressante de  
figure. Je l'examine d'avoir eu de l'amitié avec  
sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze  
ans. Une bonne nature en somme, la reproduction  
de Françoise. Elle aime ses enfants, et elle voit venir

ment la vie. Son idéal, ne pas être Cathie <sup>122</sup> et wan-  
ger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une exal-  
tée femme, selon le milieu. L'étude du milieu  
sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a été  
en de tristes exemples sous les yeux, mais prête par  
sa nature à réagir et à travailler; un peu la  
bête qui songe à la niche et à la pâtée. Des  
faiblesses naturelles. Un être lancé au ~~hasard~~ hasard  
et qui tombera pile ou face. - Comme hérédité,  
la fille de sa mère, une seule dévotion, dure au travail,  
elle finit par grossir comme & Fine. Un souvenir  
très sympathique



## Transcription des folios 158 à 161

### Ébauche

#### [folio 158]

Le roman doit être ceci : montrer le milieu peuple, et expliquer par ce milieu les mœurs peuple ; comme quoi, à Paris, la saoulerie, la débandade de la famille, les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères vient des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux durs, des promiscuités, des laisser-aller, etc.. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ordures, sa vie lâchée, son langage grossier ; et ce tableau ayant comme dessous, - sans thèse cependant - le sol particulier dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le noircir. Une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier fera l'opposition, ou plutôt non ; ne pas tomber dans le Manuel. Un effroyable tableau qui portera sa morale en soi.

Ma Gervaise Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est celle-ci. Elle s'est sauvée de Plassans à Paris avec son amant Lantier, dont elle a deux en [folio 159] fants, Claude et Etienne. Elle se sauve en 50. Elle a alors 22 ans. Claude a 8 ans et Etienne 4 ans. Lantier, un ouvrier tanneur l'abandonne trois mois après son arrivée à Paris, où elle a repris son état de blanchisseuse ; il se marie de son côté, sans doute. Elle se met avec Coupeau, un ouvrier zingueur qui l'épouse. Elle en a tout de suite une fille, Anna, en 51. Je la débarrasse de Claude, dès que celui-ci a 10 à 12 ans. Je ne lui laisse qu'Etienne et Anna. Au moment du récit, il faut qu'Anna ait au moins 14 ans, et Etienne 18 ans. Mon drame aura donc lieu vers 1865. Je raconterai auparavant la vie de Gervaise. Je pourrai prendre sans doute pour cadre la vie d'une femme du peuple, je prends Gervaise à Paris à 22 ans (en 1850) et je la conduis jusqu'en 1869 à 41 ans. Je la fais passer par toutes les crises et toutes les hontes imaginables. Enfin, je la tue, dans un drame.

J'aurai donc d'abord les phases d'existence qui suivent :

[folio 160] Arrivée à Paris en 1850. Abandonnée par Lantier. Restée seule avec deux enfants, l'un de huit ans, l'autre de quatre ans. La scène de l'abandon, les enfants, etc.

La rencontre de Coupeau quelque part de typique (Coupeau sait qu'elle était avec Lantier).

Le mariage (typique aussi). Le premier temps du ménage. Les premières raclées.

La réussite de Gervaise qui parvient à s'établir une petite boutique de blanchisseuse. A côté de son ancienne patronne. La jalousie de celle-ci, poussant à un dénouement tragique.

La vie dans la petite boutique. Coupeau ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lantier. Détails sur les tanneurs (quartier de la Bièvre). Vie extraordinaire de l'amant dans le ménage. Coupeau abruti, buvant. Lantier s'expliquant : "Les enfants sont à moi, n'est-ce pas ? je puis bien venir les embrasser". Ou mieux encore, c'est Coupeau qui l'amène. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux hommes se mettent à vivre sur Gervaise. Montrer [folio 161] celle-ci résistant, puis s'abandonnant peu à peu.

Alors la ruine lente de la petite boutique. Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au mont-de-piété, etc. Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère sordide, les jours sans pain.

Là un drame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre mourant à 41 ans, épuisée de travail et de misère.

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois, à Plassans, sa mère la faisait boire de l'anisette, et elle a été grosse de Lantier à 14 ans. Expliquer ces commencements. Elle est de tempérament tendre et passionné, voilà pour la faute. Quant à l'ivrognerie, elle a bu, parce que sa mère buvait. Mais au fond, c'est une bête de somme dévouée comme sa mère. Elle est la reproduction exacte de Fine au moment de la conception (même plus tard je la fais grossir comme sa mère.) Elle est bancale,

### Transcription des folios 120 à 122

#### [folio 120]

Gervaise, née en 1828, 22 ans en 1850, bancale de naissance, la cuisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire des brutalités que sa mère avait eues à endurer dans une heure de lutte et de soulerie furieuse, grande fille fluette, avec une jolie petite face ronde ; son infirmité est presque une grâce ; - a un enfant à quatorze ans, Claude, de Lantier, ouvrier tanneur à peine âgé de dix-huit ans ; quatre ans plus tard en a un autre enfant Etienne ; - se sauve à Paris dans les premiers jours de février avec son amant, en 1850 ; Claude a huit ans et Etienne quatre ans ; - est abandonnée par Lantier trois mois après son arrivée, dans les premiers jours de mai. A ce propos, voici l'histoire : ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard extérieur, dans un hôtel, les deux amants et les deux enfants. Lantier, très gâté par sa mère, une maîtresse et digne femme, est venu à Paris, avec le petit héritage qu'elle lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-même devait travailler, non pas de son état de tanneur, dont il a un peu honte, mais travailler à placer des produits du midi. Pourtant, ils sont restés à l'hôtel et ils ont tout mangé sans savoir à quoi ; après trois [folio 121] mois, le voyage, l'hôtel, les plaisirs ont mangé les dix-sept cents francs. Gervaise s'est tout de suite mis courageusement à la besogne. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle cherche de l'ouvrage. En attendant elle lave le linge de la famille. J'ouvre donc la scène un jour où elle est allée laver le linge, le jour même de l'abandon ; les enfants peuvent venir dire que "Papa" a emporté la malle, après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va avec une ouvrière de madame Fauconnier, la grande Augustine, une belle fille, qui peut venir la narguer. "Est-ce que je sais où il est, votre homme" ou bien au contraire la tranquille impudeur, Oui, je l'ai pris après ? La bataille à coups de battoirs. Gervaise s'en va, pleurant, avec ses deux enfants, un dans chaque main. Ensuite, elle entrera chez madame Fauconnier. - Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme de 22 ans, non pas si jolie, mais intéressante de figure. Je l'excuse d'avoir bu de l'anisette avec sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze ans. Une bonne nature en somme, la reproduction de Fine. Elle aime ses enfants, et elle voit sérieuse

**[folio 122]**ment la vie. Son idéal, ne pas être battue et manger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une excellente femme, selon le milieu. L'étude du milieu sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a déjà eu de tristes exemples sous les yeux, mais prête par sa nature à réagir et à travailler ; un peu la bête qui songe à la niche et à la pâtée. Des faiblesses naturelles. Un être lancé au hasard et qui tombera pile ou face. - Comme hérédité, la fille de sa mère, une mule dévouée, dure au travail ; elle finira par grossir comme Fine. En somme très sympathique.

## EXTRAITS DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

### Texte 3 : Gervaise par elle-même

Son visage, pourtant, gardait une douceur enfantine ; elle avançait ses mains potelées, en répétant qu'elle n'écraserait pas une mouche ; elle ne connaissait les coups que pour en avoir déjà joliment reçu dans sa vie. Alors, elle en vint à causer de sa jeunesse, à Plassans. Elle n'était point coureuse du tout ; les hommes l'ennuyaient ; quand Lantier l'avait prise, à quatorze ans, elle trouvait ça gentil parce qu'il se disait son mari et qu'elle croyait jouer au ménage. Son seul défaut, assurait-elle, était d'être très sensible, d'aimer tout le monde, de se passionner pour des gens qui lui faisaient ensuite mille misères. Ainsi, quand elle aimait un homme, elle ne songeait pas aux bêtises, elle rêvait uniquement de vivre toujours ensemble, très heureux. Et, comme Coupeau ricanait et lui parlait de ses deux enfants, qu'elle n'avait certainement pas mis couvrir sous le traversin, elle lui allongea des tapes sur les doigts, elle ajouta que, bien sûr, elle était bâtie sur le patron des autres femmes ; seulement, on avait tort de croire les femmes toujours acharnées après ça ; les femmes songeaient à leur ménage, se coupaient en quatre dans la maison, se couchaient trop lasses, le soir, pour ne pas dormir tout de suite. Elle, d'ailleurs, ressemblait à sa mère, une grosse travailleuse, morte à la peine, qui avait servi de bête de somme au père Macquart pendant plus de vingt ans. Elle était encore toute mince, tandis que sa mère avait des épaules à démolir les portes en passant ; mais ça n'empêchait pas, elle lui ressemblait par sa rage de s'attacher aux gens. Même, si elle boitait un peu, elle tenait ça de la pauvre femme, que le père Macquart rouait de coups. Cent fois, celle-ci lui avait raconté les nuits où le père, rentrant soûl, se montrait d'une galanterie si brutale, qu'il lui cassait les membres ; et sûrement, elle avait poussé une de ces nuits-là, avec sa jambe en retard.

"Oh ! ce n'est presque rien, ça ne se voit pas", dit Coupeau pour faire sa cour.

Elle hocha le menton ; elle savait bien que ça se voyait ; à quarante ans, elle se casserait en deux. Puis, doucement, avec un léger rire : "Vous avez un drôle de goût d'aimer une boiteuse."

### Texte 9 : Un idéal atteint

Jamais Gervaise n'avait encore montré tant de complaisance. Elle était douce comme un mouton, bonne comme du pain. À part Mme Lorilleux, qu'elle appelait Queue-de-vache pour se venger, elle ne

détestait personne, elle excusait tout le monde. Dans le léger abandon de sa gueulardise, quand elle avait bien déjeuné et pris son café, elle cédait au besoin d'une indulgence générale. Son mot était : "On doit se pardonner entre soi, n'est-ce pas, si l'on ne veut pas vivre comme des sauvages." Quand on lui parlait de sa bonté, elle riait. Il n'aurait plus manqué qu'elle fût méchante ! Elle se défendait, elle disait n'avoir aucun mérite à être bonne. Est-ce que tous ses rêves n'étaient pas réalisés ? est-ce qu'il lui restait à ambitionner quelque chose dans l'existence ? Elle rappelait son idéal d'autrefois, lorsqu'elle se trouvait sur le pavé : travailler, manger du pain, avoir un trou à soi, élever ses enfants, ne pas être battue, mourir dans son lit. Et maintenant son idéal était dépassé ; elle avait tout, et en plus beau. Quant à mourir dans son lit, ajoutait-elle en plaisantant, elle y comptait mais le plus tard possible, bien entendu.

### **Texte 11 : La torpeur**

Au milieu de cette indignation publique, Gervaise vivait tranquille, lasse et un peu endormie. Dans les commencements, elle s'était trouvée bien coupable, bien sale, et elle avait eu un dégoût d'elle-même. Quand elle sortait de la chambre de Lantier, elle se lavait les mains, elle mouillait un torchon et se frottait les épaules à les écorcher, comme pour enlever son ordure. Si Coupeau cherchait alors à plaisanter, elle se fâchait, courait en grelottant s'habiller au fond de la boutique ; et elle ne tolérait pas davantage que le chapelier la touchât, lorsque son mari venait de l'embrasser. Elle aurait voulu changer de peau en changeant d'homme. Mais, lentement, elle s'accoutumait. C'était trop fatigant de se débarbouiller chaque fois. Ses paresseuses l'amollissaient, son besoin d'être heureuse lui faisait tirer tout le bonheur possible de ses embêtements. Elle était complaisante pour elle et pour les autres, tâchait uniquement d'arranger les choses de façon à ce que personne n'eût trop d'ennui. N'est-ce pas ? pourvu que son mari et son amant fussent contents, que la maison marchât son petit train-train régulier, qu'on rigolât du matin au soir, tous gras, tous satisfaits de la vie et se la coulant douce, il n'y avait vraiment pas de quoi se plaindre. Puis, après tout, elle ne devait pas tant faire de mal, puisque ça s'arrangeait si bien, à la satisfaction d'un chacun ; on est puni d'ordinaire, quand on fait le mal. Alors, son dévergondage avait tourné à l'habitude. Maintenant, c'était réglé comme le boire et le manger ; chaque fois que Coupeau rentrait soûl, elle passait chez Lantier, ce qui arrivait au moins le lundi, le mardi et le mercredi de la semaine. Elle partageait ses nuits. Même elle avait fini, lorsque le zingueur simplement ronflait trop fort, par le lâcher au beau milieu du sommeil, et allait continuer son dodo tranquille sur l'oreiller du voisin. Ce n'était pas qu'elle éprouvât plus d'amitié pour le chapelier. Non, elle le trouvait seulement plus propre ; elle se reposait mieux dans sa chambre, où elle croyait prendre un bain. Enfin, elle ressemblait aux chattes qui aiment à se coucher en rond sur le linge blanc.

### **Texte 16 : L'eau-de-vie de l'Assommoir**

Non, elle en avait assez. Elle hésitait pourtant. L'anisette lui barbouillait le cœur. Elle aurait plutôt pris quelque chose de raide pour se guérir l'estomac. Et elle jetait des regards obliques sur la machine à soûler, derrière elle. Cette sacrée marmite, ronde comme un ventre de chaudronnière grasse, avec son nez qui s'allongeait et

se tortillait, lui soufflait un frisson dans les épaules, une peur mêlée d'un désir. Oui, on aurait dit la fressure de métal d'une grande gueuse, de quelque sorcière qui lâchait goutte à goutte le feu de ses entrailles. Une jolie source de poison, une opération qu'on aurait dû enterrer dans une cave, tant elle était effrontée et abominable ! Mais ça n'empêchait pas, elle aurait voulu mettre son nez là-dedans, renifler l'odeur, goûter à la cochonnerie, quand même sa langue brûlée aurait dû en peler du coup comme une orange.

"Qu'est-ce que vous buvez donc là ? demanda-t-elle sournoisement aux hommes, l'œil allumé par la belle couleur d'or de leurs verres.

– Ça, ma vieille, répondit Coupeau, c'est le camphre du papa Colombe... Fais pas la bête, n'est-ce pas ? On va t'y faire goûter."

Et lorsqu'on lui eut apporté un verre de vitriol et que sa mâchoire se contracta, à la première gorgée, le zingueur reprit, en se tapant sur les cuisses :

"Hein ! ça te rabote le sifflet !... Avale d'une lampée. Chaque tournée retire un écu de six francs de la poche du médecin." Au deuxième verre, Gervaise ne sentit plus la faim qui la tourmentait. Maintenant, elle était raccommodée avec Coupeau, elle ne lui en voulait plus de son manque de parole. Ils iraient au Cirque une autre fois ; ce n'était pas si drôle, des faiseurs de tours qui galopaient sur des chevaux. Il ne pleuvait pas chez le père Colombe, et si la paie fondait dans le fil-en-quatre, on se la mettait sur le torse au moins, on la buvait limpide et luisante comme du bel or liquide. Ah ! elle envoyait joliment flûter le monde ! La vie ne lui offrait pas tant de plaisirs ; d'ailleurs, ça lui semblait une consolation d'être de moitié dans le nettoyage de la monnaie. Puisqu'elle était bien, pourquoi donc ne serait-elle pas restée ? On pouvait tirer le canon, elle n'aimait plus bouger, quand elle avait fait son tas. Elle mijotait dans une bonne chaleur, son corsage collé à son dos, envahie d'un bien-être qui lui engourdissait les membres. Elle rigolait toute seule, les coudes sur la table, les yeux perdus, très amusée par deux clients, un gros mastoc et un nabot, à une table voisine, en train de s'embrasser comme du pain, tant ils étaient gris. Oui, elle riait à l'Assommoir, à la pleine lune du père Colombe, une vraie vessie de saindoux, aux consommateurs fumant leur brûle-gueule, criant et crachant, aux grandes flammes du gaz qui allumaient les glaces et les bouteilles de liqueur. L'odeur ne la gênait plus ; au contraire, elle avait des chatouilles dans le nez, elle trouvait que ça sentait bon ; ses paupières se fermaient un peu, tandis qu'elle respirait très court, sans étouffement, goûtant la jouissance du lent sommeil dont elle était prise. Puis, après son troisième petit verre, elle laissa tomber son menton sur ses mains, elle ne vit plus que Coupeau et les camarades ; et elle demeura nez à nez avec eux, tout près, les joues chauffées par leur haleine, regardant leurs barbes sales, comme si elle en avait compte les poils. Ils étaient très souûls, à cette heure. Mes-Bottes bavait, la pipe aux dents, de l'air muet et grave d'un bœuf assoupi. Bibi-la-Grillade racontait une histoire, la façon dont il vidait un litre d'un trait, en lui fichant un tel baiser à la régélade, qu'on lui voyait le derrière. Cependant, Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, était allé chercher le tourniquet sur le comptoir et jouait des consommations avec Coupeau.

"Deux cents !... T'es rupin, tu amènes les gros numéros à tous coups."

La plume du tourniquet grinçait, l'image de la Fortune, une grande femme rouge, placée sous un verre, tournait et ne mettait plus au milieu qu'une tache ronde, pareille à une tache de vin.

"Trois cent cinquante !... T'as donc marché dedans, bougre de lascar ! Ah ! zut ! je ne joue plus !"

Et Gervaise s'intéressait au tourniquet. Elle soiffait à tire-larigot, et appelait Mes-Bottes "mon fiston". Derrière elle, la machine à soûler fonctionnait toujours, avec son murmure de ruisseau souterrain ; et elle désespérait de l'arrêter, de l'épuiser, prise contre elle d'une colère sombre, ayant des envies de sauter sur le grand alambic comme sur une bête, pour le taper à coups de talon et lui crever le ventre. Tout se brouillait, elle voyait la machine remuer, elle se sentait prise par ses pattes de cuivre, pendant que le ruisseau coulait maintenant au travers de son corps.

### **Texte 22 : Portrait de l'ombre**

"Monsieur, écoutez donc..."

Et brusquement, elle aperçut son ombre par terre. Quand elle approchait d'un bec de gaz, l'ombre vague se ramassait et se précisait, une ombre énorme, trapue, grotesque tant elle était ronde. Cela s'étalait, le ventre, la gorge, les hanches, coulant et flottant ensemble. Elle louchait si fort de la jambe, que, sur le sol, l'ombre faisait la culbute à chaque pas ; un vrai guignol ! Puis, lorsqu'elle s'éloignait, le guignol grandissait, devenait géant, emplissait le boulevard, avec des révérences qui lui cassaient le nez contre les arbres et contre les maisons. Mon Dieu ! qu'elle était drôle et effrayante ! Jamais elle n'avait si bien compris son avachissement. Alors, elle ne put s'empêcher de regarder ça, attendant les becs de gaz, suivant des yeux le chahut de son ombre. Ah ! elle avait là une belle gaupe qui marchait à côté d'elle ! Quelle touche ! Ça devait attirer les hommes tout de suite. Et elle baissait la voix, elle n'osait plus que bégayer dans le dos des passants.

"Monsieur, écoutez donc..."

### **Texte 25 : La mort**

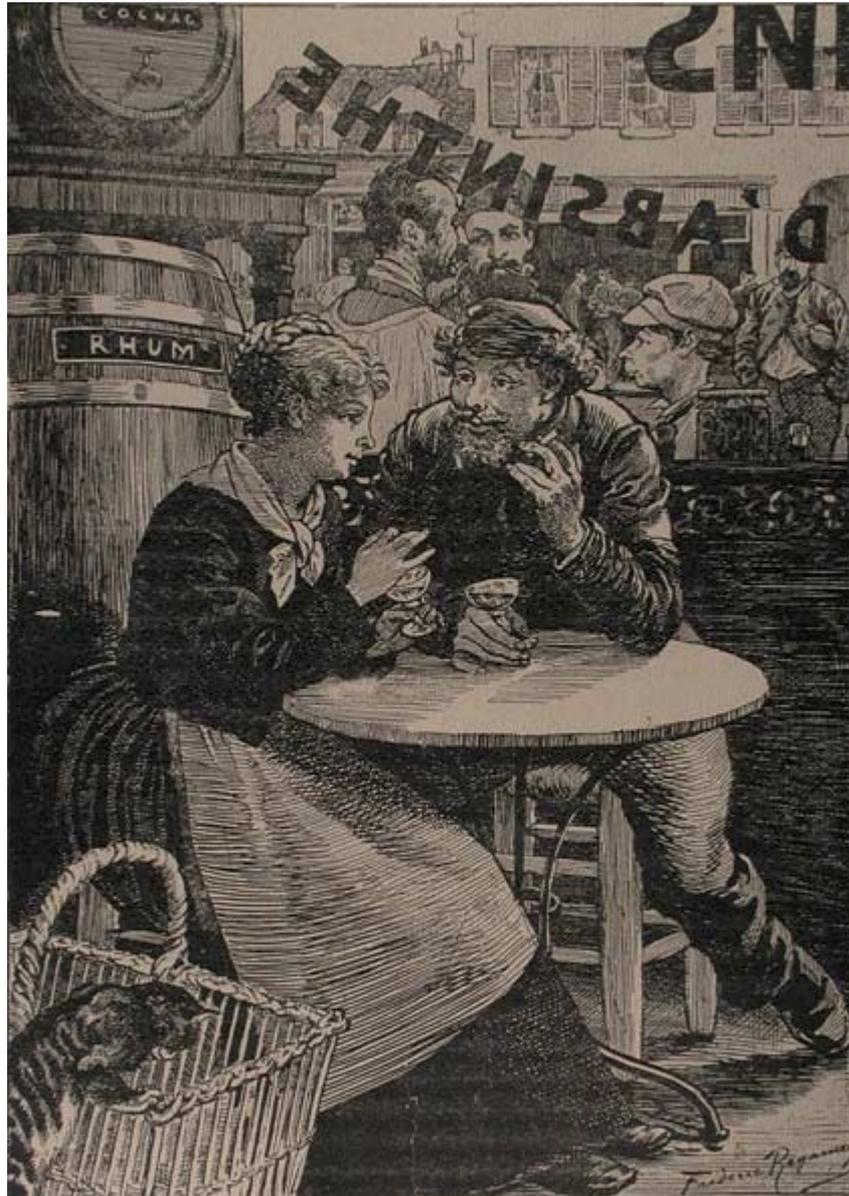
Gervaise dura ainsi pendant des mois. Elle dégringolait plus bas encore, acceptait les dernières avanies, mourait un peu de faim tous les jours. Dès qu'elle possédait quatre sous, elle buvait et battait les murs. On la chargeait des sales commissions du quartier. Un soir, on avait parié qu'elle ne mangerait pas quelque chose de dégoûtant ; et elle l'avait mangé, pour gagner dix sous. M. Marescot s'était décidé à l'expulser de la chambre du sixième. Mais, comme on venait de trouver le père Bru mort dans son trou, sous l'escalier, le propriétaire avait bien voulu lui laisser cette niche. Maintenant, elle habitait la niche du père Bru. C'était là-dedans, sur de la vieille paille, qu'elle claquait du bec, le ventre vide et les os glacés. La terre ne voulait pas d'elle, apparemment. Elle devenait idiote, elle ne songeait seulement pas à se jeter du sixième sur le pavé de la cour, pour en finir. La mort devait la prendre petit à petit, morceau par morceau, en la traînant ainsi jusqu'au bout dans la sacrée existence qu'elle s'était faite. Même on ne sut jamais au juste de quoi elle était morte. On

parla d'un froid et chaud. Mais la vérité était qu'elle s'en allait de misère, des ordures et des fatigues de sa vie gâtée. Elle creva d'avachissement, selon le mot des Lorilleux. Un matin, comme ça sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours; et on la découvrit déjà verte, dans sa niche.



**Gervaise comptant le linge.**

"Nous disions quatorze chemises de femme, n'est-ce pas, madame Bijard ?..."  
*L'Assommoir*. Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906



**Gervaise et Coupeau, ouvrier zingueur, mangeaient ensemble  
une prune à l'Assommoir**

*L'Assommoir.*

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906